

## Les Veillées

*Adam et Ève et Pince-Moi  
Vont se baigner à la rivière.  
Adam et Ève se noient.  
Qui reste-t-il<sup>1</sup> ?*

Chaque année, à la fin de l'été, j'emmène Susannah dans mon village natal pour une sorte de carnaval qu'on appelle les Veillées. Il y a une parade costumée et quelques manèges. On fait rôtir un bœuf entier à la broche sur le terrain de sport. Dans mon enfance, il y avait ce qu'on appelait la course de landaus. Les règles étaient les suivantes : une équipe de deux hommes devait pousser un landau jusqu'au village d'à côté, puis revenir,

1. Les chansons et comptines citées sont reprises dans leur version originale en fin d'ouvrage dans une rubrique dédiée. Les versions françaises sont des traductions de Valentine Leÿs, en conversation avec l'autrice Siân Hughes. Toutes les notes sont de la traductrice.

un courant et l'autre dans le landau. Tous deux devaient boire une pinte de bière dans chaque pub qu'ils passaient en chemin. Chaque duo d'hommes était grimé en mère et en bébé, l'un en vieille chemise de nuit garnie de deux ballons en guise de seins, barbouillé de rouge à lèvres et coiffé de bigoudis, l'autre en bavoir, bonnet et serviette de toilette nouée en couche-culotte.

Quand ils se mettaient en route, le bébé géant était dans le landau, poussé par l'homme en bigoudis et rouge à lèvres, mais pour avoir une chance de gagner, les équipiers devaient se relayer, si bien que dès le premier virage, ils échangeaient de rôles : le bébé sautait hors du landau, la mère sautait dedans, les ballons éclataient, les couches se défaisaient et c'était au tour du bébé barbu de pousser la maman barbue.

De nos jours, il n'y a plus de courses de landaus. Les routes sont trop dangereuses, alors la police les a interdites.

Les Veillées existent là-bas depuis très longtemps. La kermesse est née de la fête de la jonchée, toujours célébrée aujourd'hui. Du temps où le sol des églises était recouvert de joncs, c'était le moment de l'année où l'on enlevait l'ancien sol pour en poser un nouveau. La différence, c'est qu'aujourd'hui, ce sont les tombes de nos familles que nous décorons de joncs. Nous nous garons à l'entrée d'une allée vers le milieu de Duckington Lane, derrière l'ancien tir aux pigeons, pour aller les cueillir dans un fossé.

Nous sommes obligées d'enfiler des bottes en caoutchouc. Je prends le sécateur dans le coffre et je laisse le chien sortir de sa caisse de transport. Il flaire aussitôt une odeur et se met à courir en cercles frénétiques juste devant le portail. Susannah dit merci mais qu'elle attendra dans la voiture. Cueillir des joncs ne l'amuse plus maintenant qu'elle a treize ans. J'ouvre la portière arrière et je lui demande à nouveau. Elle soupire qu'au point où on en est, autant qu'elle y aille, elle pose son téléphone, puis change de chaussures.

Quelqu'un a déjà trouvé toutes les bonnes tiges le long de la bordure. Il n'en reste presque plus aucune avec une jolie tête noire. Susannah est tellement légère qu'elle peut marcher sans effort sur le sol bourbeux et cueillir les dernières tiges qui restent vers le milieu. De retour dans la voiture, je lui donne pour mission de les tresser avec des rubans. Bleus et violets, cette année. Nous avons apporté de la lavande et de la menthe du jardin pour les mêler à la tresse. Quand elle se met à torsader les tiges, leur parfum s'imprime sur ses mains et envahit la voiture.

Nous n'avons besoin que d'un petit bouquet. La tombe que nous décorons est toute petite. Ce n'est pas même une tombe au sens strict du terme. C'est une pierre tombale, et elle ne se trouve pas à l'endroit où les cendres ont été enterrées. Susannah s'est très bien débrouillée avec nos joncs. Sa grand-mère serait fière d'elle. Elle a hérité de ses petites mains robustes, de ses

petits pieds, des reflets roux dans ses cheveux, de sa voix délicatement râpeuse quand elle chante.

Nous arrivons à l'église à temps pour le service des Veillées. C'est une sorte d'enterrement collectif qui marque le début de la fête du village. On lit les noms de toutes les personnes de la paroisse inhumées dans l'année. C'est vraiment beau, comme un poème, une incantation. Tous ces vieux noms qu'on retrouve sur les pierres dehors, ceux des mêmes familles qui habitent là depuis toujours : Hewitt, Huxley, Leche, Proudlove, encore un autre du même nom, regrettés paroissiens. Chaque année, je vais écouter la messe, même si aucun nom de ma famille n'a jamais été récité dans cette liste.

Après le service, nous emportons nos petits bouquets de joncs à l'arrière de l'église où le cimetière est plein de familles qui récurent leurs pierres tombales, remplissent leurs vases et étalent leurs nappes de pique-nique. Ce qui est bien, le jour des Veillées, c'est que tout le monde est là. Certains viennent de loin. Même si je n'habite plus au village depuis que j'ai l'âge de Susannah, je suis toujours présente.

Je déplie notre nappe de pique-nique près de la pierre tombale, je déballe les sandwichs, les œufs durs et un tortillon de papier contenant du sel et du poivre. J'ai préparé les *flapjacks*<sup>2</sup> à la mélasse de ma mère. C'est ce

2. Les *flapjacks* sont des gâteaux carrés à base de flocons d'avoine traditionnellement préparés en Grande-Bretagne.

que je fais à chaque fois. Je scrute les visages des gens autour de nous et j'essaie de deviner qui est qui en lisant les noms sur les tombes près desquelles ils se trouvent, en examinant le visage de leurs enfants pour y détecter des ressemblances avec mes camarades d'école primaire.

Je ne crois pas en la résurrection de la chair. Pas vraiment. Mais si les morts devaient un jour décoller le gazon pour faire une sortie, les cheveux pleins de terre, éblouis par la lumière du soleil, la scène ne serait pas très différente de celle à laquelle on assiste dans le jardin de l'église de Tilston pendant le week-end des Veillées. Il y aurait juste un peu plus de monde. Chaque année, à la fin août, nous sommes des revenants sur nos nappes assorties, assis sur les tombes des membres de notre famille, chair et os ressuscités de nos ancêtres, affublés des dents tordues et des chevilles fragiles qu'ils nous ont léguées, à nous partager nos sandwichs et nos gâteaux.

Je me demande si les morts sortis de terre sont censés revenir à l'âge où ils sont morts. Si c'est le cas, tant mieux pour ma mère. Et tant pis pour mon oncle perclus d'arthrite.

Je pense à Grand-Oncle Matthew – dont la pierre tombale, voisine de celle que nous décorons, est aujourd'hui presque oblitérée par les lichens –, quand il montait à l'étage faire sa sieste de l'après-midi dans sa maison de retraite, main noueuse crispée sur la rampe, un pas à la fois. Il marquait toujours une pause dans son ascension pour déclarer : « *Caesar se recipit in hiberna* »

(« César se retira dans ses quartiers d'hiver »), ce qui, disait-il, était tout ce qu'il avait retenu de ses cinq ans de collège. J'ai longtemps cru que cela voulait dire : « Je monte faire ma sieste », jusqu'à ce que je recherche la phrase à la bibliothèque quand j'étais à l'université.

Personne d'autre ne veut venir. Mon père, mon frère. C'est toujours la même chose. Quand je leur dis : « Tout le monde rentre au village pour les Veillées », mon père pose sur moi son long regard triste. Depuis que j'ai huit ans, il me répète que ma mère ne reviendra pas. Il n'a même plus à se donner la peine de prononcer ces mots : je sais ce que signifie ce regard. Mais si elle revenait, où d'autre pourrait-elle essayer de nous trouver ? Et par quel autre moyen me reconnaîtrait-elle, si ce n'est en me voyant assise sur cette pierre tombale, plus ou moins identique à elle il y a trente ans ? Et moi, par quel autre moyen la reconnaîtrais-je ?

Si elle apparaissait dans le cimetière et qu'elle avait besoin d'une preuve de mon identité, je lui chanterais une chanson. Je lui chanterais « Green Gravel ». Je la lui chante déjà parfois, quand j'étends le linge ou que je conduis seule la nuit. Je considère que c'est ma chanson, même si je suis assez vieille pour savoir maintenant qu'elle est bien plus ancienne que moi, bien plus ancienne que le bébé pour qui ma mère la chantait il y a tant d'années.

Green gravel, green gravel,  
*Ton herbe est si verte,*

*Jamais on ne vit  
Demoiselle si parfaite.*

*Dans le lait frais te baignerai,  
Dans la soie t'envelopperai,  
Et ton nom écrirai  
À l'encre et à la plume d'or.*

Enfant, je n'avais aucune idée que c'était d'une tombe que parlait sa chanson : « *green grave* », une tombe verte. Je croyais qu'il s'agissait de gravier, « *gravel* », comme les cailloux de l'allée devant notre maison qui dégringolaient la rue pendant les averses. Et qui est enterré dans cette tombe ? Le lait frais doit être destiné à un nouveau-né, la créature la plus parfaite, la plus pure, pas même effleurée par la moindre minute de vie. Tout ce temps où je croyais que c'était à moi qu'elle la chantait, ma mère s'adressait en fait à cet autre enfant, celui dont la pierre tombale, pas plus grande qu'une boîte à chaussures, ne porte qu'une seule date, naissance et mort à la fois.

Encore aujourd'hui, je me surprends à entamer des conversations avec elle dans ma tête. Quand j'ai eu Susannah, j'ai regardé par-dessus mon épaule pour voir si elle était là, j'ai levé les yeux du visage tout neuf de ma fille et je me suis rendu compte que je m'attendais à ce que le regard de ma mère croise le mien, pour me confirmer que jamais on ne vit demoiselle si parfaite.

J'ai attendu qu'elle chante avec moi. Je me suis mise à la chercher autour de moi et à pleurer. La sage-femme a demandé s'il y avait dans ma famille une histoire de psychose post-partum. Non, ai-je répondu. Seulement du chagrin. Il y a dans ma famille une histoire de chagrin. C'est quelque chose qui peut se transmettre. Comme l'immunité, dans le lait. Comme une chanson.

## *Le Petit Monde de Charlotte*

*Cendrillon, en robe citron,  
S'en va au bal embrasser un garçon.  
Par accident, embrasse un serpent,  
Combien lui faut-il de médicaments ?*

Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé quand j'ai répondu cela. J'ai dit beaucoup de choses du même genre, à cette époque. J'étais trop confuse pour me rappeler l'ordre des événements. Différentes personnes sont venues me parler. La plupart étaient gentilles. Certaines avaient la même expression que je me souvenais avoir vue aux instituteurs de mon école ou aux policiers, scrutant mon visage à la recherche d'une faille, d'une mauvaise seté.

(Quand j'avais huit ans, je croyais que ces gens examinaient mon visage pour y trouver la raison de la disparition de ma mère. Ce qui n'allait pas chez moi,

ce qui avait poussé ma mère à passer la porte pour ne plus jamais revenir. Plus tard, en grandissant, j'ai eu l'impression qu'ils y cherchaient une ressemblance, un signe de danger indiquant que j'étais sur le point d'en faire autant.)

Après quelques visites, leurs visages se mêlèrent tous pour n'en former plus qu'un. Je n'écoutais pas vraiment ce qu'ils avaient à dire. Susannah a grandi, elle est devenue un bébé grassouillet et joyeux, et sa joie de vivre a fini par déteindre sur moi. Mon travail, c'était de lui apprendre à sourire. Je n'avais pas d'autre choix que d'apprendre moi-même à le faire.

Les questions sont revenues l'an dernier, quand Susannah était à la maison en convalescence après une amygdalite. Une nuit, j'ai entendu ses pas dans la maison et je suis allée lui chercher un verre d'eau. Je l'ai trouvée assise au milieu de sa chambre en train de découper son oreiller en petits morceaux qu'elle disposait en cercle autour d'elle. Un nuage de plumes minuscules flottait autour de ses épaules comme une auréole.

« Qu'est-ce qui se passe ? » lui ai-je demandé, en essayant de garder un air normal.

Elle a continué à découper.

« C'est le frisé qui est là depuis des heures, et toi, tu fais rien qu'à mettre la radio trop fort, et puis tu as des trucs bizarres qui te sortent des pieds. »

J'ai touché son front. À quatre ans, elle avait eu une forte fièvre combinée à une infection de l'oreille et elle

s'était mise à sauter sur son lit pour essayer d'attraper les oiseaux dans la pièce, mais cette fois-ci, elle n'était pas chaude. Elle était même un peu fraîche d'être restée assise par terre en pleine nuit.

Le sol s'est dérobé sous mes pieds et j'ai reconnu cette impression, j'ai reconnu quelque chose de ma mère, quand j'étais dans la cuisine avec elle, quelque chose à voir avec la manière dont elle parlait parfois. L'impression a été fugace. Je n'arrivais pas à me rappeler quel souvenir de ma mère avait été éveillé par les hallucinations de ma fille, mais la sensation physique était celle d'une trappe qui s'ouvre sous mes pieds, puis, très vite, se referme pour me rattraper presque exactement au même endroit. Presque au bon endroit, mais pas tout à fait.

En me retenant au chambranle de la porte, je me suis concentrée de toutes mes forces sur ce morceau de bois peint, sur ma main d'adulte aux ongles noircis par la peinture à l'huile, sur la couleur du mur choisie par Susannah, sur le nom écrit sur la boîte de peinture : « Brise océane ». Je lui ai tendu le verre d'eau et je suis descendue téléphoner au médecin de garde.

Cette fois, j'étais prête à affronter leurs questions. J'ai pu les regarder dans les yeux en leur disant : « Ma mère est partie quand j'avais huit ans et on ne l'a jamais retrouvée. Mon frère était bébé. Non, elle n'a jamais été diagnostiquée, parce qu'elle se cachait des docteurs. Elle se cachait de tout le monde. Elle m'a scolarisée à

la maison parce que, euh, je ne sais pas. Donc oui, il y a une histoire dans la famille. De folie. »

Cette fois, j'ai utilisé un nom différent. Folie ? Chagrin ? Je parlais de la même chose.

En évoquant le fait d'avoir été scolarisée à la maison, j'ai eu l'impression de la trahir. Je me suis surprise à répondre à la question suivante avant même qu'elle ait été posée. Pourquoi ? Pourquoi me gardait-elle à la maison ? Les gens demandaient toujours ce qui n'allait pas chez elle. De quoi avait-elle peur ? Je ne sais pas. Des grands bâtiments ? Des enseignants ? Des autres parents ? De sortir de la maison ? Personne ne posait jamais les questions auxquelles j'aurais voulu répondre : qu'est-ce que tu faisais, toute la journée ? Qu'est-ce qu'elle t'apprenait ? Comment ça se passait ?

Elle me lisait la Chute de Jéricho dans la bible du roi Jacques, *Alice au pays des merveilles*, *La Petite Princesse*, on faisait pousser des haricots verts dans l'escalier, on construisait des maisons en balsa pour les insectes, on chantait tous les couplets de « Raggle Taggle Gypsies », on cousait des poupées de chiffon qu'on baptisait dans le torrent, on élevait des lapins et des canetons, on cueillait des seaux de framboises et on fabriquait des vitraux avec de la pâte à tarte et des bonbons acidulés.

Mes premières expériences de l'école ont confirmé mon soupçon que la vie était plus agréable chez moi, et quand on me demande aujourd'hui pourquoi j'ai été scolarisée à la maison, j'ai appris à répondre : parce que

ma mère était vraiment douée pour ça. Et puisqu'au bout du compte je n'ai pas passé beaucoup de temps avec elle, je suis contente, maintenant, que nous ayons pu vivre toutes ces journées ensemble. Il m'a fallu atteindre le milieu de la trentaine et devenir mère moi-même avant d'apprendre à penser ainsi, d'être assez courageuse pour prendre sa défense et pour défendre mon droit à garder un souvenir positif de ma mère.

Quand une personne met fin à ses jours, elle ne se contente pas de dérober notre avenir, elle profane aussi son passé. Il devient alors difficile de retenir ce qu'il y avait de bon chez elle. Or personne ne mérite d'être jugé sur les cinq pires minutes de sa vie, même si ces cinq minutes s'avèrent avoir été les dernières.

Tant de fois, quand Susannah était petite, j'ai eu envie de parler à ma mère. De lui dire quand ma fille avait appris un mot nouveau, fermé un bouton pour la première fois ou mis ses chaussures toute seule. De lui poser des questions idiotes du genre : tu crois que je peux mettre des épinards dans cette bouillie de riz ? Est-ce que ça donnerait mauvais goût ?

Maintenant encore, j'ai envie de m'adresser à elle. Je voudrais lui dire que cette chose a un autre nom, qu'on n'a pas besoin de vivre avec cette peur. Qu'on peut prendre des cachets, élaborer un plan de rétablissement, être suivie par une assistante sociale, avertir son médecin si l'on continue à voir des anges dans l'escalier.

J'aimerais lui dire : ce n'est pas ta faute si tu es malade. Je me souviens de toi comme tu étais. Au mieux de toi-même. Je me souviens de ton jardin, de la longue table de cuisine où nous faisions des tampons en patates et des biscuits au gingembre en forme de bonshommes, de la banquette devant la fenêtre où tu m'as lu *Le Petit Monde de Charlotte* pour me distraire de mes déman-geaisons de varicelle.

Je me souviens des paroles de « Green Gravel ». Je me souviens des motifs tracés avec du sel sur le sol pour éloigner le mauvais œil, des algues dans des bouteilles suspendues à la fenêtre de la cuisine pour éloigner les esprits, du goût de la pâte à sel que je léchais sur mes doigts, de l'odeur du savon au goudron dans la salle de bains d'en bas, du raclement de la porte de derrière qui rayait le sol en pierre. J'ai tout gardé en moi, à l'abri. J'en avale chaque millimètre. Je refuse d'en lâcher la moindre miette.

La maison était pleine de secrets : des générations d'ajouts et de modifications, des marches qui montaient ou descendaient d'une pièce à l'autre, des recoins obstinément froids, au moins quatre formes différentes de fenêtres. Grand-Oncle Matthew l'avait offerte en cadeau de mariage à mes parents, cette maison décrépite, ainsi qu'une grange remplie de ses inventions abandonnées, pour l'essentiel des outils de jardinage ou de bricolage adaptés pour les amputés et les personnes en fauteuil roulant.

Ma mère a tourné le dos à la maison et creusé dans le jardin des plates-bandes d'herbes de six mètres sur six, formant un quadrillage parfait à partir d'un angle du verger clos de murs. Elle avait vécu toute sa vie au-dessus d'une boutique : elle n'avait aucune idée de la manière dont poussaient les choses. Elle plantait au hasard, à n'importe quel moment de l'année, et les carrés d'herbes se mélangeaient entre eux, montaient en graine ou pourrissaient au gré de leur fantaisie.

Bien avant que nous quittions la maison, le jardin de ma mère est tombé en friche. Il n'a pas fallu long-temps à la nature pour reprendre ses droits. Si une mauvaise herbe n'est qu'une plante qui pousse au mauvais endroit, alors tout ce qui poussait dans le jardin de ma mère s'est transformé en mauvaises herbes pendant les années où nous attendions son retour dans cette maison. Mais peut-être n'existe-t-il pas de délimitation nette entre l'avant et l'après. Peut-être les plantes n'en faisaient-elles déjà qu'à leur tête, même sous sa garde.

Nous n'avions pas l'intention de tout laisser partir à vau-l'eau, les tas d'herbes en décomposition bloquant les allées, les contours des plates-bandes brouillés et écroulés. Mais nous n'avons pas non plus fait tellement d'efforts pour l'empêcher. Nous avons laissé les pommes tomber des arbres et attirer les guêpes dans l'herbe, tandis que nous mangions des sucreries dans des emballages plastiques qu'elle aurait détestés.

Nous avons levé son interdiction sur la télévision et la *junk food*. C'était comme un défi. Une sorte de mauvais sort pour qu'elle revienne, furieuse, remettre les choses en ordre. C'était aussi une expression de ma propre colère, de porter des chemises de nuit décorées de personnages Disney, de jouer avec des poneys en plastique aux queues couleur de l'arc-en-ciel, de manger nos *fish and chips* dans la voiture encore garée dans l'allée, parce qu'on avait la flemme de traverser le jardin sous la pluie.

Nous n'avons pas réussi à parler d'elle à Joe. Nous lui avons chanté les chansons des publicités et laissé regarder *Le Roi Lion* en boucle. Nous n'avons pas réussi à l'éduquer comme elle l'aurait souhaité. Quand nous lui avons appris à parler, nous l'avons écartée de son vocabulaire. Il était notre refuge, notre page blanche, notre elfe de l'oubli, et nous le brandissions pour nous protéger du monde. Aujourd'hui, je me sens coupable de ne pas avoir cherché à la préserver dans son esprit.

Lorsque nous nous sommes remis à parler d'elle, nous avions laissé passer trop de temps. Nos histoires ne concordaient plus tout à fait, plus personne ne savait quelle était la bonne version. Aujourd'hui, j'ai du mal à faire la différence entre ce que je me rappelle d'elle et ce que je me rappelle du récit de quelqu'un d'autre.

Je n'ai pas eu la varicelle avant d'être entrée à l'école, ce qui paraît logique. Où d'autre aurais-je pu l'attraper ?

Mais alors, qui me lisait *Le Petit Monde de Charlotte* sur la banquette de la fenêtre, pour tenir mes pauvres mains pleines de croûtes éloignées de mon visage ? Est-ce que mon père s'était mis en congé ? Ou bien était-ce une de nos nounous ? Étais-je même assise sur cette banquette ? Je me souviens qu'elle avait des coussins avec des motifs bleus de saules pleureurs. Mon père dit qu'il ne se souvient pas d'avoir eu des motifs bleus de saules pleureurs dans la Vieille Maison. Il pense que les coussins de cette banquette étaient en velours.

Même la chanson « *Raggle Taggle Gypsies* » est ouverte à débat. Je sais que je m'amusais à mettre en scène les paroles ; je courais à travers le jardin, je chevauchais un rondin de bois, je m'allongeais dans les herbes hautes pour chanter : « *Tonight I'll lie in a wide open field, along with the raggle taggle gypsies-oh*<sup>3</sup> ! »

Je me souviens de : « *Oh what care I for my high-heeled shoes, a-made of Spanish leather-oh*<sup>4</sup> ! » Je me souviens d'avoir pris une paire de chaussures dans l'armoire de ma mère et de les avoir jetées dans le carré de pommes de terre, puis d'avoir dû ressortir les chercher à la lueur d'une lampe-torche. Mais mon père dit qu'elle n'a jamais possédé de chaussures à talons. Et pourquoi m'aurait-elle envoyé les chercher dans la nuit ? Où

3. « Ce soir je dormirai dans une grande prairie, avec les bohémiens dans leurs guenilles-oh ! »

4. « Oh, que m'importent mes chaussures à hauts talons, faites de cuir espagnol-oh ! »

aurait-elle bien pu aller avec ses chaussures ? Tout cela n'a aucun sens.

Je sais que tout cela n'a aucun sens. Une mère qui s'en va par la porte de la cuisine, laissant son bébé endormi dans son couffin, pour ne jamais revenir. Sans même s'arrêter pour refermer la porte derrière elle.

Je tiens à tout ce que je peux sauver du temps d'avant. Même si quelqu'un me dit que tous les détails sont erronés, ou dans le désordre. Parce qu'ils sont à moi. Les motifs bleus de saules pleureurs sur la banquette devant la fenêtre. *Le Petit Monde de Charlotte*. Les bonshommes en pain d'épice avec leurs boutons de raisins secs. Les haricots verts dans l'escalier. Les talons hauts jetés dans le carré de patates, les chevauchées sur mon cheval-rondin.

Le parfum de menthe et de feuilles sur les mains de ma mère quand elle me bordait dans mon lit et me taquinait en chantant : « *Oh what care I for my goose-feather bed, with the sheets turned down so bravely-oh*<sup>5</sup>! » Toute ma vie, j'ai replié mes draps si bravement-oh. Au fil des années, j'ai secoué tant de braves draps, bordé tant de braves coins de lits, et c'est son chant qui m'accompagnait. J'ai souvent eu besoin d'être brave.

5. « Oh, que m'importe mon lit de plume d'oie aux draps repliés si bravement-oh ! »